



CULTURE



Jeanne Moreau et Etienne Daho lors de l'enregistrement du *Condamné à mort*, composé et chanté en 1962 par Hélène Martin, repris en 1971 par Marc Ogeret. PIERRE RENÉ-WORMS. ABACA.PRESS

«Embarqués par la force des mots»

CHANSON Jeanne Moreau et Etienne Daho revisitent en album et sur scène «le Condamné à mort» de Jean Genet, mis en musique par Hélène Martin. Rencontre.

Recueilli par **RENÉ SOLIS**

Pour ceux dont le disque de Marc Ogeret, sorti en 1971, a obsédé la jeunesse, le revival, par Etienne Daho et Jeanne Moreau, du *Condamné à mort* de Jean Genet aura un fort parfum de nostalgie. D'autres, plus jeunes, y retrouveront avec plaisir, en version démultipliée, toute la force de *Sur mon cou*, chanson extraite du *Condamné à mort* que Daho a interprétée pour la première fois en concert en 2001. Toutes générations confondues, les uns et les autres ignorent largement qu'ils doivent tout cela à Hélène Martin, compositrice et première interprète, en 1962, de l'intégrale du poème que Genet consacra à Maurice Pilorge, exécuté en 1939 pour l'assassinat de son amant (lire page suivante).

Contemporaine de celles de Léo Ferré pour Baudelaire, Verlaine, Rimbaud ou Aragon, la musique d'Hélène Martin pour Jean Genet est un modèle de dépouillement mélodique au service d'une langue qui endosse voluptueusement les habits de la prosodie classique, avec l'alexandrin en parure du sexe et de la mort : «*Nous n'avions pas fini de nous parler d'amour. / Nous n'avions pas fini de fumer nos Gitanes. / On peut se demander pourquoi les cours condamnent / Un assassin si beau qu'il fait pâlir le jour.*» Qui dit mieux ? Etienne Daho, qui a beaucoup écouté le disque d'Ogeret, s'est évidemment bien gardé de gâcher le trésor légué par Hélène Martin. Basse, guitare, violon, batterie, la revisitation – sans clavier – est travaillée mais discrète. Et s'il n'a ni le phrasé ni l'âpreté prolo de Marc Ogeret, Daho a l'intelligence du poème et l'instinct de la vague. La présence de Jeanne Moreau, qui se charge des parties récitatives, achève de donner à l'ensemble une élégance qui sent le soufre, ce qui n'est pas le pire hommage à Genet. Le filon est bon, mais son exploitation par le duo est donc bien mieux qu'une curiosité. Dans l'appartement de Jeanne Moreau, près de la place des Ternes, à Paris, tous deux recevaient début octobre, autour d'une tasse de thé.

Votre rapport à Genet ?

Jeanne Moreau : Je l'ai connu par Florence Malraux et Juan Goytisolo, dans les années 50. Je jouais *la Chatte sur un toit brûlant* dans la mise en scène de Peter Brook [en 1956 à l'Odéon, ndlr], et il était venu dans ma loge. Il était drôle, bavard, même

si, entre nous, il y avait la complicité du silence. A une époque, il venait m'attendre à la sortie du théâtre. Nous allions dans les bars, je lui servais à attirer des beaux garçons. Nous avons été amis une dizaine d'années, au point qu'il m'a apporté le synopsis du film *Mademoiselle*, en disant qu'il était spécialement pour moi. En fait, j'ai su qu'il l'avait aussi refilé à d'autres. Et j'ai donné le scénario à Tony Richardson, qui l'a réalisé. Quand je suis revenue de la présentation à Cannes, il m'a dit à l'aéroport qu'il détestait le film. Ensuite, nous nous sommes très peu revus.

Même pas au moment du tournage de *Querelle*, en 1981 ?

J.M. : Non plus. Et je ne crois pas que Fassbinder l'ait rencontré.

Etienne Daho : Fassbinder, c'était vraiment le cinéaste qu'il fallait pour Genet ! Avec le sexe élevé au rang du sacré – et surtout l'idée que l'amour est toujours lié à la trahison : « *C'est peut-être la solitude morale – à quoi j'aspire – qui me fait admirer les traîtres et les aimer.* »

J.M. : Oui, mais il y a aussi chez lui la force de l'amour absolu. Et cette autre phrase : « *L'orgueil, c'est ensuite.* »

Et pour vous, Etienne Daho, la découverte de Genet ?

E.D. : C'est une vieille histoire. Il y a la chanson de David Bowie, *Jean Genie*, bien sûr. Mais à 20 ans, je connaissais aussi le disque de Marc Ogeret. La même année où j'ai écouté pour la première fois le *Condamné à mort*, j'ai découvert Il n'y a plus rien, de Léo Ferré. Me rendre compte qu'il existait des choses pareilles dans la langue française, c'était comme trouver des béquilles.

Que saviez-vous de Jeanne Moreau ?

E.D. : J'ai toujours écouté Jeanne. Ses chansons sont indémoudables. Il y en a une qui me touche particulièrement, de celles de Rezvani, *Jamais je ne t'ai dit que je t'aimerais toujours, oh mon amour.*

C'est à la prison de Fresnes en 1942 que Jean Genet a écrit cette élégie au truand dandy guillotiné en 1939 pour le meurtre de son amant.

Maurice Pilorge, compagnon fantasmé

« *J'ai dédié ce poème à la mémoire de mon ami Maurice Pilorge, dont le corps et le visage radieux hantent mes nuits sans sommeil...* » Dans l'épilogue du *Condamné à mort*, Jean Genet revient sur la biographie de « l'assassin de 20 ans », guillotiné « le 17 mars 1939 à Saint-Brieuc », « parce qu'il avait tué son amant Escudero pour moins de 1000 francs ». Des informations aussi précises que sujettes à caution. Si la beauté de Maurice Pilorge – et l'identité de sa victime – ne font pas de doute, le reste est plus fantaisiste. Pilorge a 24 ans, et non 20, quand il égorge au rasoir, le 6 août 1938 dans un hôtel de Dinard, Nestor Escudero, jeune Mexicain dont il partage la chambre. Il est exécuté non pas à Saint-Brieuc mais à Rennes, le 4 fé-

médité, le meurtre de Nestor Escudero lui vaut la peine de mort.

Quand Genet a-t-il fait la connaissance de Pilorge, qui était son cadet de deux ans ? Jamais, selon François Sentein, auteur de *L'Assassin et son bourreau*, biographie de

De Pilorge, Genet n'aurait en fait connu que la photo dans le journal, et ce qu'il avait pu y lire.

Maurice Pilorge publiée en 1999 aux éditions la Différence. Leurs itinéraires se sont croisés, notamment à la maison de correction de Mettray (Indre-et-Loire) où ils ont tous deux séjourné, mais rien n'atteste qu'ils s'y soient effectivement rencontrés. De

même, il semble que leurs séjours en prison ne coïncident pas.

Témoins. Criant de vérité, le récit de leur amitié ne serait donc que pure fiction : « *Chaque matin, quand j'allais, grâce à la complicité d'un gardien ensorcelé, par sa beauté, sa jeunesse et son agonie d'Appollon, de ma cellule à la sienne pour lui porter quelques cigarettes, levé tôt il fre-*

donnait et me saluait ainsi, en souriant : "Salut Jeannot du Puy-de-Dôme, il avait un peu l'accent d'Auvergne [...]" ». De Pilorge, Genet n'aurait en fait connu que la photo dans le journal, et ce qu'il avait pu y lire. Un portrait peut-être complété par le témoignage

de connaissances communes. C'est en 1942, à Fresnes, que Genet composa le *Condamné à mort*. Même largement imaginaire, le portrait de Pilorge reste vraisemblable. Les témoins rapportent qu'à l'aube de sa mort, il lança au bourreau qui le bousculait : « *Si vous êtes pressé, prenez ma place.* » Et le journaliste de l'Œuvre qui rendit compte de l'exécution, précisait : « *Qu'il s'agit de crânerie, de forfanterie ou d'inconscience, Maurice Pilorge a fait preuve, de toute évidence, devant la mort, d'une certaine élégance et d'un humour que nous ne nous défendons pas d'admirer. Il a su donner au châtimement suprême un petit ton léger, gai, spirituel, enjoué, auquel on n'était pas habitué.* »

R.S.

C'est aussi la chanson d'Anna Karina dans *Pierrot le fou*.

Votre première rencontre ?

J.M. : Je suis allée l'écouter à l'Olympia. j'ai été bouleversée par *Sur mon cou* et on s'est vus après, backstage.

E.D. : Ensuite, je lui ai proposé de faire l'intégrale du *Condamné à mort* et elle a dit oui.

Comment avez-vous travaillé ?

E.D. : C'est le genre de projet qui demande du temps. Nous nous sommes vus souvent. On a décidé que je garderais le chant, et Jeanne les parties parlées.

J.M. : L'autre jour à mon réveil, j'ai mis France Culture. Je me suis écoutée, et je me suis dit : «*Qu'est-ce qu'elle chante bien...*» Mais pour m'y remettre, il me faudrait trois ou quatre ans de travail. C'est beaucoup plus beau que je ne chante pas. Cela me donne une entière liberté.

Des conseils à votre partenaire ?

J.M. : Je lui ai redit ce que m'avait dit Klaus Michael Grüber au moment où nous avons fait le *Récit de la servante Zerline* [en 1986, ndr] : «*Parole froide, cœur brûlant.*»

Des projets de tournée ?

E.D. : J'ai très envie de partager la scène avec elle.

J.M. : Ce n'est ni sentimental ni romantique. Les gens sont embarqués par la force des mots. C'est tellement beau, cette crudité. J'aimerais bien qu'on aille au Festival d'Avignon avec.

Des regrets ?

E.D. : Aucun. Je me sens comme un acteur qui aurait la liberté d'inviter ses partenaires sur scène. Le travail avec Jeanne, c'est un artisanat à deux, et une liberté totale. J'ai créé un label pour être certain que nous pourrions faire ce disque exactement comme on le voulait. Qu'on nous fiche la paix ! C'est déjà assez difficile de faire simple.

J.M. : Oui, la sobriété, c'est du boulot. ◆

CD : **LE CONDAMNÉ À MORT** de Jean Genet

par **JEANNE MOREAU** et **ETIENNE DAHO**

musique d'Hélène Martin, arrangements d'Etienne Daho

(Radical pop music/Naïve). Sortie le 9 novembre.

En concert à l'Odéon les 23 et 24 novembre.

vrier 1939, par Jules-Henri Desfourneaux, qui remplace son oncle, le bourreau Anatole Deibler, décédé l'avant-veille d'infarctus à Paris alors qu'il allait prendre le train gare Montparnasse.

Morgue. Devant les assises d'Ille-et-Vilaine, où il comparait les 15 et 16 novembre 1938, le «dandy» Pilorge est victime de sa morgue et d'un passé agité (maisons de correction, bataillon disciplinaire, vols, cambriolages...). Bien que non pré-